



Francis Ponge
Œuvres complètes

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE BERNARD BEUGNOT,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE GÉRARD FARASSE, JEAN-MARIE GLEIZE,
JACINTHE MARTEL, ROBERT MELANÇON,
PHILIPPE MET ET BERNARD VECK

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

FRANCIS PONGE

*Œuvres
complètes*

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE BERNARD BEUGNOT,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE GÉRARD FARASSE, JEAN-MARIE GLEIZE,
JACINTHE MARTEL, ROBERT MELANÇON,
PHILIPPE MET ET BERNARD VECK

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

*© Éditions Gallimard, 2002,
pour l'ensemble de l'appareil critique et des Ateliers.*

En revanche, pour « Préface à un Bestiaire », publié dans le tome II de *Nouveau nouveau recueil* et qui reprend la préoriginale minutieusement établie par Jacques Réda avec l'approbation de Ponge, nous avons conservé le protocole de transcription adopté alors par l'éditeur.

Les crochets et les barres obliques qui figurent dans le texte sont de Ponge lui-même.

Enfin, en ce qui concerne la ponctuation et l'utilisation des majuscules, nous sommes resté le plus près possible des textes originaux.

POUR UN MALHERBE

*Au milieu du « torrent de ma vie¹ »
ou de ce qu'on appelle euphémiquement
« le cours de mes pensées »
fut roulé un jour
ce petit rocher² :
MALHERBE
et voici
ce qui en résulta.*

I

Du 21 juin au 11 octobre 1951

« L'Orangerie », à Trie-Château (Oise), 21 juin 1951¹.

À en croire ce calendrier des postes, pendu dans la cuisine de Trie, nous serions en 1951². Un demi-siècle donc que je vis ; or, il me semble que je commence à peine. Mais aujourd'hui on me demande de parler de Malherbe*. Volontiers ! Je l'ai bien connu. Chaque jour, à Caen, pendant des années, allant de chez nous, place de la République, au lycée, je passais devant sa maison, où se voyait cette inscription en belles grandes lettres bien lisibles : *ICI NÂQUIT MALHERBE EN 1555*. Il va donc y avoir quatre cents ans qu'il est né. Huit fois seulement ma vie. Vraiment, ce n'est rien. C'était hier.

Cette époque m'a toujours été sympathique. Je vais essayer de dire pourquoi.

D'abord la petite barbiche. Mon père⁴ aussi la portait. Malherbe fut un bon père. Comme Coligny et Crillon, nous étions protestants. Or la Réforme venait *alors* de donner un sursaut d'énergie aux Français : humanisme énergique et bon sens. Nous venions du Midi. Malherbe devint grand poète quand il y alla. Caen, alors, c'était quelque chose, la Renaissance caennaise après les Anglais. Cette belle Normandie aixoise : le père de Marot, Vauquelin de La Fresnaye, Bertaut, des Yveteaux, Malherbe, puis Boisrobert,

* Les *Cahiers du Sud*, pour leur numéro spécial sur *Le Préclassicisme français*³.

Segrais, Huet, puis Trébutien, Barbey⁵. Moi enfin, travaillant, seul de ma classe, à la Bibliothèque, et promis au même rôle, je n'en ai jamais douté, mes professeurs non plus.

Caen, qui fut la capitale normande de l'Angleterre, comme Aix fut une capitale de la *Provincia Romana* des Gaules. Après le style du xvi^e (celui des colonnettes Henri II), le côté huguenot, français (Henri IV, Coligny, Malherbe) s'opposant aux Anglais, aux Guise, aux Médicis, pour créer les bastions du xvii^e.

Quelque chose de mâle (malherbe), de libre (mauvaise herbe), mais quelle mauvaise herbe ? Celle qui croît au pied des remparts ou des belles maisons cubiques bien solides, de ces « beaux bâtiments d'éternelle structure⁶ ».

Caen, l'Athènes normande. À mon époque encore, l'académie de Caen commandait Rouen, Le Havre. J'étais l'un des premiers de cette académie au bachot, pour ma version latine, puis ma composition de philo (« De l'art de penser par soi-même »)⁷.

Caen, « pot de chambre de la Normandie ». C'était aussi la deuxième grande ville catholique que nous habitions, après Avignon. Mais l'influence antique et celle de l'humanisme italien y contrebattaient fort heureusement la gothique ; et surtout cette pléiade, la vraie : Bertaut, Vauquelin, Malherbe. J'aime les époques où les souvenirs antiques sont forts, mais digérés⁸.

Vraiment, ville de robe, la plus comparable en France à Aix.

1900 venait d'être un nouveau « fin du xvi^e », avec ces barbiches en pointe, ces caracos, ces petits chapeaux ronds, ces cannes dans la poche ; ces petits mignons Henri II et III : Barrès, Pierre Louÿs. Mais mon père, c'était le collier franc : Coligny.

(Rouen, c'est beaucoup plus espagnol. Corneille, les corneilles, clochetons, Corneville, chimères, gargouilles, galerie du palais, le menteur : plus baroque.)

D'autre part, après Malherbe, vint rapidement Versailles, la grande basse-cour. Entourée d'une grande grille. La Rochefoucauld, La Fayette, le grand cérémonial chinois, les marionnettes. Ah ! Ah ! pas de ça Lisette ! Je ne suis pas doué pour ça.

J'ai le choix entre 1) Rome (et Nîmes) : en tant que descendant de César ou d'un légionnaire de ses armées mes

valeurs héréditaires étant alors représentées par les noms de Lucrèce, Tacite, Horace, Pétrone, Sénèque, Ovide, — et ii) Nîmes encore (et la Provence, le Languedoc et le Caen du xvi^e) comme chevalier huguenot, Crillon, Coligny, Malherbe. Avec quelque chose d'espagnol (Pons, Ponce), et même peut-être de la finesse arabe, chez mon père. Ne pas oublier que, d'après les cousins Roux-Devillas (ni plus ni moins de Villas que moi-même), nous descendrions de Louis le Gros par les marquis de Montcalm ?⁹⁾, D'ailleurs, pourquoi choisir ? Tout cela peut très bien venir ensemble.

★¹⁰

La mauvaise herbe en question, c'est celle qui pousse, relativement rare mais dure, drue comme le chiendent, au pied des bâtisses d'éternelle structure, dans les rues des bourgades françaises.

Aussi utile qu'une borne (cela se conçoit moins bien), elle pousse entre les pavés : ces grands dallages des voies romaines, ce pavé du roy.

Bonne herbe, male herbe qui ne sert à rien, sinon à disjoindre les pierres, sinon à perpétuer l'herbe : c'est évidemment la meilleure.

D'assez méchante humeur, un chiendent ; c'est-à-dire bonne colère : après Ronsard, « il y avait de quoi ».

★

Tout me plaît dans Malherbe, dont Baudelaire seul approche parfois, et La Fontaine, dans leurs meilleurs moments.

Point de bêtise. C'est la maison où j'aime demeurer.

La parole (chaque parole) y a sa dimension juste.

★

Triè-Château, 14 août 1951.

1450 : Formigny ; fin de la guerre de Cent Ans.

1555 (cent ans après) : Naissance de Malherbe.

(Avant la guerre de Cent Ans, la Normandie avait été rattachée à la France, sous Philippe-Auguste.)

Cette province fut toujours un peu en retard sur les

autres provinces françaises. Vers cette époque, elle le fut (d'une cinquantaine d'années) sur les pays de la Loire, sur la Touraine et l'Anjou. Il est vrai que la guerre de Cent Ans, et les Anglais, venaient à peine de la quitter.

Ce retard avait sans doute quelque raison d'être (providentielle), puisque Malherbe en résulta, dont il se peut qu'il soit le plus grand poète français.

Quoi qu'il en soit, de la Normandie au xvi^e siècle, de la Basse-Normandie en particulier et de Caen, sa capitale, il semble que l'on doive se faire une idée assez différente de ce qu'elle nous propose aujourd'hui : plus énergique, plus cultivée, plus harmonieuse.

Le caractère des Caennais. Caen, l'Athènes normande. Humanistes à retardement. C'est merveilleux, cette transfusion de la civilisation latine et française, du vin plus ou moins rouge ou blond, plus ou moins mousseux, dans ces pays du crachin et du cidre.

*

Malherbe, produit par la Basse-Normandie à une époque très énergique de la vie de cette province, eut les qualités du terroir. Une grande énergie et assurance de caractère, sûreté de jugement et patience pour aboutir à ses fins, égoïsme bien entendu, œil clair, volonté tenace, prudence et audace pour son intérêt, réserve, temporisation. Vue nette et perçante de son intérêt, prosaïsme résolu. Porté par une période harmonieuse de cette province, — née de la tension la plus énergique. Ayant, au surplus, voyagé (mieux : s'étant *habitué*) en Provence.

Sentiment du juste, du raisonnable, du droit, de son bon droit : tempéré par celui du matériellement-possible. Une certaine audace, selon son droit, et ténacité et rouerie pour le faire aboutir.

Pas embarrassé par les sentiments, l'imagination ni aucune idéologie. Très terre à terre, mais une parfaite dignité.

Sentiment de l'harmonie possible dans la mesure où l'on tient froidement compte de tous les intérêts en jeu.

D'ailleurs digne, courageux (au sens où il emploie ce mot) et très bon père.

Puis, il avait vécu à Aix, chez ce prince du sang, et très bien compris quel faste plaît aux grands.

Mauvaise humeur, mais pratique, et résistance aux intem-

péries (la pluie glisse sur eux sans les atteindre, du moins sans les incommoder).

Goût du confortable, ou du moins de l'abri-du-besoin, mais allié à une grande ténacité pour son intérêt et à une vue claire du possible, un grand sens du ridicule (mais une grande prudence à l'exprimer).

À Caen, la société est très fermée. Ils savent vivre sur eux-mêmes.

*

Brusquement, avec Malherbe, on roule sur le pavé royal, on entre dans la cour d'honneur de la littérature française.

Qui ne sent cela ? Qui est assez insensible pour le comparer à Bertaut ou à Du Perron, ou à Lingendes ? Ou à La Roche ? Ou à des Yveteaux, ou à Motin ? Eh bien, tous les récents critiques (Martinon¹¹, Fromilhague, je ris de prononcer leurs noms à la suite des précédents), qui manquent assez de la sensibilité que je viens de dire pour s'égarer dans des querelles d'attribution.

Oui, le pavé royal, la cour d'honneur.

L'on pourra ensuite pénétrer dans plusieurs galeries, salons, chambres, cabinets, théâtres et chapelles, visiter plusieurs jardins sablés, dans lesquels et lesquelles on pourra parfois se sentir ému ou transporté, — puis l'on ressortira, définitivement, semble-t-il, par une seconde grande cour, fort magnifique, mais cour de derrière, avec Montesquieu¹².

Et l'on se trouvera désormais de nouveau dehors, parmi l'anarchie des routes, sentiers et chemins de campagne, jusqu'à cette jeune Oise, ce Tholonet, ce Valvins¹³, — et... tout à faire !

*

*La clarté de son teint n'est pas chose mortelle
Le baume est dans sa bouche et les roses dehors.*

Où prendre les moellons pour une construction en l'honneur de Malherbe, et qui soit digne de lui ? Il faudrait de ces grandes pierres de taille (pierre de Caen), longues comme des adverbes en *ment*. De la pierre taillée en cubes ou parallélépipèdes, pour leur ajustement sobre et pratique.

Où trouver, dans quelle carrière,
 D'assez forte et durable pierre
 Pour en bâtir le monument
 Que nous devrions à Malherbe¹⁴ ?

*

Je ne sais pas quelles sont les sources de Descartes, et ne me donnerai pas, ayant autre chose à faire, beaucoup de peine maintenant pour m'en instruire, mais il me paraît assez remarquable que Malherbe, de trente ou quarante ans antérieur à notre philosophe, ait pu écrire :

*Qu'en dis-tu, ma raison ? crois-tu qu'il soit possible
 D'avoir du jugement, et ne l'adorer pas ?*

et bien d'autres formules du même esprit.

*

Par ailleurs, j'étais frappé de trouver, parmi mes camarades caennais, plusieurs garçons, plutôt grossiers, mais fort doués de goût plastique. Cela se voit chez Malherbe :

*La clarté de son teint n'est pas chose mortelle
 Le baume est dans sa bouche et les roses dehors.*

On trouve le même genre de goût chez Baudelaire :

Son regard de vigueur et de grâces armé...

*

Malherbe, d'une belle pierre grise, a pavé notre cour, établi les fondements et bâti la demeure où chaque mot a sa dimension juste. Il a tout ordonné, a coupé ce qu'il fallait des mots, les a assurés, équarris, ajustés et polis, juste comme il faut. Il a indiqué leur alignement. Jamais plus, sinon chez Montesquieu peut-être, la même ordonnance, la plus simplement superbe.

*

La barbiche des Guise était beaucoup trop effilée et ressemblait un peu à celle de Satan ; c'est celle des héros antipathiques, des traîtres.

Le collier du Béarnais était plus franc, plus mâle. Il avait aussi moins de fanatisme et de morgue et d'aigreur ; plus de jovialité, de gaillardise et d'humour. Un côté peuple dans la noblesse. Malherbe tient du même goût.

*

Les pièces de Malherbe ont en général été publiées fort longtemps après leur composition.

Exemple : Pièce I du Lalanne* composée en 1595, publiée en 1610.

Pièce II, composée en 1596, publiée en 1611, etc.

*

Fierté. Résolution. Sa façon de menacer, railler, quand les dames résistent.

*

Demeure en ordre, jardins également en ordre.

Ô demeure et jardins également en ordre, cour spacieuse et pavée, sol pavé ou dallé, piste d'où l'on s'envole ; salles sonores...

Dans ton château chaque salle est en ordre, point encombrée, royalement dallée. Le pas résonne¹⁵.

Poésie à trois dimensions. Abstraite, pourtant sans sécheresse.

Les mots sont ajustés, posés les uns à côté ou sur les autres comme dans une construction, un monument romain.

*

Quand je vois un paveur ou un maçon choisir ses pierres pour les mettre en place, je pense à Malherbe. L'herbe peut pousser entre eux. Justement, c'est fait

* *Œuvres complètes de Malherbe*, recueillies et annotées par M. L. Lalanne. Hachette, Paris, 1862.

exprès. Les blocs sont tels qu'il faudrait un arbre pour les disjoindre.

*

Fierté, ardeur, goût de la difficulté :

*Où le danger est grand, c'est là que je m'efforce.
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.*

Raison, sagesse, jugement, ménagement :

*Pourquoi donc si peu sagement
Démentant votre jugement
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coutume
Que vous consoler par raison ?*

.....
*Le temps d'un insensible cours
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'est à notre sage conduite,
Sans murmurer de ce défaut,
De nous consoler de sa fuite,
En le ménageant comme il faut.*

Il y a quelque chose de merveilleusement fort, sage, courageux (au sens où il emploie lui-même ce mot) et inflexible, à la fois dans le caractère, le jugement et le style de Malherbe :

*Je l'accorde, il est véritable :
Je devais bien moins désirer ;
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me sont des appas ;
Un bien sans mal ne me plaît pas.*

.....
*Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.*

L'aise et l'ennui de la vie
Ont leur course entresuivie
Aussi naturellement
Que le chaud et la froidure,
Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

.....
Les Dieux longs à se résoudre
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux,
Que les fureurs de la terre
Ne sont que paille et que verre
À la colère des cieux.

.....
Beau ciel par qui mes jours sont troubles ou sont calmes,
Seule terre où je prends mes cyprès et mes palmes,
Catherine, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,

.....
Qui cesse d'espérer, il cesse aussi de craindre,
Et sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

.....
Mais il le faut vouloir, et vaut mieux se résoudre
En aspirant au ciel être frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir, plus je pense à ma faute,
Et la beauté des fruits d'une palme si haute
Me fait par le désir oublier le danger.

*

Les Fleury, 16 septembre 1951.

N'aurions-nous produit que MALHERBE et MONTESQUIEU, la maison était fondée, bâtie, couverte, aménagée, la cour pavée, les jardins bellement plantés et nous nous trouvions à l'abri et à l'aise pour la suite des siècles.

*

Par nature, j'ai toujours été et je suis toujours chez moi dans Malherbe. Malherbe, d'abord, ce fut le lycée, mais j'ai-
mais le lycée. Je n'y étais pas exceptionnellement brillant,

mais vivant certes ; j'y étais chez moi. Malherbe, c'était encore une maison sur le chemin du lycée, une belle et solide maison ancienne, portant ces mots en lettres gravées voici trois siècles, au temps où l'on faisait bien les choses : « ICI NÂQUIT MALHERBE EN 1555 » ; or, j'aimais la gloire, une certaine gloire : exactement celle-là, la sienne. Malherbe, c'était aussi le Club du football : le C.M.C. (Club Malherbe Caennais), dont nous, petits garçons, étions aussi assez fiers, bien que d'une tout autre façon. Pour moi, j'arrivais du Midi, de Montpellier, Nîmes, Avignon. Je me battis un an avec les petits Caennais, qui se moquaient de mon accent. Puis je perdus mon accent. Nous retournions parfois à Nîmes, ou aux Jonquiers, près de l'Isle-sur-Sorgue, pour les vacances. Là aussi, je me sentais chez moi. Tout m'y paraissait touchant au possible, et si beaux ces toits roses aux tuiles rondes, ces platanes, mais je trouvais les gens un peu bruyants et légers. Il me semblait qu'il y manquait un peu d'ombre : tout me paraissait flotter un peu trop en l'air au soleil, au-dessus du sol, dans l'éblouissement de la lumière. À Caen, en revanche, il y avait vraiment trop de crachin et de pluie, trop de boue, et les gens me semblaient rustauds et grossiers, rougeauds comme certaines de leurs pommes à cidre ; trop de laideur physique, les femmes taillées à coups de serpe ; trop de malice aussi, un peu de sordidité. La perfection de mon goût, en ce temps, où je n'avais peut-être pas de goût, me semblait entre les deux : à Paris, croyais-je. Or, elle se trouvait en Malherbe, sans doute ; je le reconnus, ou plutôt je le pressentis bientôt, sans à proprement parler m'en rendre bien compte.

Malherbe fit mieux que personne, au temps où l'on n'avait de goût que pour les choses bien faites, et le travail soigné. C'était difficile, il n'y ménageait pas sa peine, faisant jouer toutes les censures. C'était méritoire, après Ronsard¹⁶.

*

Les Fleurys, 25 septembre 1951.

Une raison de parler de Malherbe est de ne pas l'abandonner aux professeurs et aux potaches. Un affranchi de cette espèce vaut mieux que cela.

Puis, l'on nous a un peu trop battu et rebattu les oreilles

de Villon, Scève, Ronsard, Sponde, d'Aubigné, Théophile, etc. : chanteurs, grogneurs, geigneurs ou roucouleurs. Il faut remettre chacun à sa place.

Plus généralement, il serait bon que l'on s'en rende compte : la véritable avant-garde est devenue capable de prendre en charge les meilleurs de nos classiques, de les assumer. Nous ne sommes pas hommes à nous gêner de cela. Nous avons trop le sentiment de nos ressources et de nos différences. Comme Mithridate, nous avons eu, dès notre jeunesse, trop de poisons à notre disposition, pour ne nous y être habitués.

Il est légitime à ceux qui « pratiquent » le langage et la « raison » de ne pas laisser leurs prédécesseurs à la merci du jugement des incapables professionnels de la « critique », et de donner leur opinion quant à la hiérarchie de leurs anciens.

*

Il est également légitime, actuellement, de penser que la meilleure façon de servir la république est de redonner force et tenue au langage¹⁷.

Peut-être sans assez de clarté et d'esprit de suite, car je poursuivais dans le même temps, à l'occasion de chacun de mes textes, mon travail de recherches et de tentatives purement formelles (mon travail de laboratoire verbal), — j'ai pourtant rendu compte, il me semble, depuis 1941 ou 1942, de l'évolution de ce qu'il serait prétentieux sans doute de nommer mon éthique.

Longtemps j'ai pensé (et non seulement pensé mais pratiqué) qu'entre les deux grands partis qui s'affrontent mondialement à notre époque, je devais choisir, et après avoir choisi, militer. J'étais, de par mon origine modeste et si je puis dire cléricale (sans aucun don pour les « affaires » au sens où l'on prend actuellement ce terme), de par mon caractère aussi, généreux et absolu, naturellement porté vers le parti démocratique. Mais je m'en rendis compte un jour (un jour tardif, il faut bien que je l'avoue), il n'y a plus de parti démocratique, ni de parti aristocratique (au sens où, par exemple, Cicéron pouvait passer de l'un à l'autre). Il y a une coalition de conservatismes (de privilèges) et une religion révolutionnaire (d'ailleurs prétentieuse et barbare).

Placer ici deux observations : l'une sur la longévité

<i>Note sur le texte</i>	1626
<i>Notes</i>	1627
<i>Notes de l'Atelier</i>	1630
DES ÉTRANGETÉS NATURELLES	
<i>Notice</i>	1630
<i>Note sur le texte</i>	1631
<i>Notes</i>	1631
NIOUQUE DE L'AVANT-PRINTEMPS	
<i>Notice</i>	1632
<i>Note sur le texte</i>	1634
<i>Notes</i>	1635
PETITE SUITE VIVARAISE	
<i>Notice</i>	1640
<i>Note sur le texte</i>	1640
<i>Notes</i>	1641
PRATIQUES D'ÉCRITURE OU L'INACHÈVEMENT PERPÉTUEL	
<i>Notice</i>	1641
<i>Note sur le texte</i>	1646
<i>Notes</i>	1648
<i>Notes de l'Atelier</i>	1674
NOUVEAU NOUVEAU RECUEIL	
<i>Notice</i>	1674
<i>Note sur le texte</i>	1677
<i>Notes</i>	1677
<i>Notes de l'Atelier</i>	1732
<i>Textes hors recueil, suivis d'un florilège d'entretiens</i>	
Textes hors recueil	
<i>Notice</i>	1733
<i>Notes</i>	1736
Florilège d'entretiens	
<i>Notice</i>	1733
<i>Notes</i>	1749
<i>Note bibliographique</i>	1755
<i>Index des noms de personnes</i>	1767
<i>Table alphabétique des textes</i>	1789
<i>Table chronologique des textes</i>	1807

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

POUR UN MALHERBE
NOUVEAU RECUEIL
LE SAVON
LA FABRIQUE DU PRÉ
L'ATELIER CONTEMPORAIN
COMMENT UNE FIGUE
DE PAROLES ET POURQUOI
L'ÉCRIT BEAUBOURG
LA TABLE
DES ÉTRANGETÉS NATURELLES
NIOQUE DE L'AVANT-PRINTEMPS
PETITE SUITE VIVARAISE
PRATIQUES D'ÉCRITURE
OU L'INACHÈVEMENT PERPÉTUEL
NOUVEAU NOUVEAU RECUEIL

*Textes hors recueil,
suivis d'un florilège d'entretiens*

Dans l'atelier des œuvres

Avant-propos par Bernard Beugnot

*Chronologie par Bernard Beugnot,
Armande Ponge et Bernard Veck*

Note sur la présente édition par Bernard Beugnot

*Note bibliographique
par Bernard Beugnot et Gérard Farasse*

*Index des noms de personnes,
Tables alphabétique et chronologique des textes
par Bernard Beugnot*

Notices et notes